



Jeune virtuose — M. AMOUR — 1er prix de piano
Concours du Conservatoire de Paris (1904)

LES CHIENS AMBULANCIERS

Les Etats-Unis emploient pour poursuivre les criminels "les chiens de Justice", et ils accomplissent, dans leurs poursuites, des merveilles de sagacité.

Les Espagnols employèrent — dans la soumission des Indiens de ce continent — des chiens féroces auxquels ils avaient enseigné à étrangler et à dévorer les pauvres Indiens.

Mais voici qui vaut mieux, c'est l'élevage de chiens ambulanciers destinés, en Mandchourie, à faire oeuvre de secours.

Les cercles militaires russes professent pour le major Hautonville Richardson de Carenostia la plus grande admiration. Le major est, en effet, l'entraîneur si connu de chiens ambulanciers. Mais le major vient de recevoir, de Saint-Petersbourg, un ordre d'avoir à expédier et au plus vite, en Mandchourie, un certain nombre de ses chiens.

Le chien ambulancier n'est plus à ses débuts: il a fait ses preuves. Aussi, est-il maintenant employé dans presque toutes les armées continentales, car depuis huit ans que le major Richardson s'est dévoué à l'instruction de ses chiens, il a fait expériences sur expériences, et toutes ont donné les meilleurs résultats.

On a enseigné aux braves chiens ambulanciers à chercher les manquants — morts ou blessés — dans les terrains difficiles, rocaillieux, dans les fourrés-les plus écartés et les plus couverts.

Ils odorent, pistent, et vont, vont portant au cou un baril de stimulants et sur le dos, dans de petites selles à pochettes, des bandages de pansements. Quand ils ont découvert un blessé, ils restent auprès de lui jusqu'à ce que les porteurs qui les suivent soient arrivés auprès d'eux.

Nous avons déjà mille et une bonnes raisons d'aimer les chiens, et nous les aimerions davantage — s'il était possible — quand nous nous les voyons s'employer de si bonne grâce et réussir si bien à secourir de malheureuses victimes de la guerre.

LES MINES SOUS-MARINES

Nous lisons il y a quelque temps, dans un journal, le paragraphe suivant:

"Il y a bien des torpilles flottantes, mais ce sont celles que les Russes ont posées, à Port-Arthur comme à Dalny, à Talién-Wan ou dans la baie des Pigeons. L'escadre japonaise, si elle s'approche de ces points dangereux, sera à même de s'en rendre compte."

Ils s'en rendent souvent compte depuis quelques semaines. Mais, l'occasion est

bonne de dire — pour compléter nos articles sur les torpilles — comment se posent ces défenses sous-marines qui défendent si bien.

La manoeuvre est des plus simples. A l'arrière du navire transporteur de mines, de chaque côté et un peu au-dessous de la ligne de flottaison, est aménagée une ouverture munie d'une porte s'ouvrant sur charnière de bas en haut, ouverture par laquelle passent les mines que l'on veut déposer dans la mer. La porte étant ouverte, on fait glisser une poutre de fer, dont l'extrémité se trouve être assez éloignée du navire pour permettre le dépôt sans aucun danger de ces terribles engins. Ceux-ci coulent sur cette poutre, qui sert de rail, au moyen d'un anneau qu'on suspend au crochet d'un sabot courant sur le rail. Arrivé au bout du rail, la mine se détache du crochet du sabot par un mécanisme ingénieux adapté à ce crochet et tombe à l'eau avec son ancre et son amarre.

Les mines représentent des cônes de tôle contenant du fulmi-coton. Les plus petites n'en contiennent pas moins de 200 kilogrammes. Au-dessous de chaque mine, un tambour ou cylindre rotatif est disposé; c'est autour de lui qu'est enroulé le câble de l'amarre. L'ancre elle-même, dont la forme l'a fait dénommer l'ancre-champignon, a la propriété de s'agripper sur le fond de l'eau de façon à constituer pour la mine un point d'attache absolu; celle-ci alors, grâce à des calculs exacts sur la poussée verticale de l'eau et à un dispositif spécial, se place au-dessous du niveau de l'eau, à une distance invariable de ce niveau, quelles qu'en soient les variations. Sur la partie supérieure de la calotte de la mine, trois petites branches verticales en forme de doigts, et d'un métal très tendre, sont fixées. Si donc on les heurte et les déforme, un tube de verre qu'elles renferment contenant un acide se brise. L'acide se répand et fait exploser le fulmi-coton.

LA LONGÉVITÉ SELON LES OCCUPATIONS

Quelles sont les professions où l'on vit le plus longtemps? La question a été souvent posée avec ce résultat qu'on a trouvé beaucoup de professions de nature à abrégier la durée de la vie.

Un médecin anglais vient de se la poser de nouveau, et voici les conclusions auxquelles il arrive.

C'est d'abord que rien n'est plus malsain que de vivre dans l'indolence et la richesse. La vie des riches oisifs est brève, pour des raisons va-



M. le Chanoine DAUTH, récemment nommé recteur de l'Université Laval, en remplacement de Mgr Archambault élevé à l'épiscopat.



Jeune virtuose — Mlle MARCELLE WEISS — 1er prix de piano
Concours du Conservatoire de Paris (1904)

riées; mieux vaut infiniment l'existence de propriétaire rural. Sans doute on se dépense beaucoup, on se fatigue, et le labeur est dur, mais le genre de vie est sain, l'exercice et le plein air assurent généralement une vie longue.

Moins longue est la vie dans les professions libérales: ecclésiastique, médicale, juridique. Elle est plus sédentaire et elle fatigue davantage les nerfs. L'ecclésiastique est pourtant privilégié: il vit plus longtemps que le médecin.

La politique? Très bonne occupation, au contraire, très saine: car le corps travaille autant que l'esprit, et ceci est excellent. La littérature, la science? Bonnes aussi: l'homme de cabinet ou de laboratoire vit vieux; parfois il se survit à lui-même.

L'industrie? Mauvaise affaire: les soucis, les préoccupations ont vite fait d'user un homme, en frappant le coeur et le système nerveux. Très mauvaise aussi la profession de commis-voyageur: l'hygiène en est détestable.

Pour vivre longtemps, si l'on ne peut être littérateur, savant ou agriculteur, il convient, paraît-il, de se faire sergent de ville ou bien facteur des postes. Dans ces deux carrières, qui appellent l'exercice et le plein air, on vit longtemps, malgré les rhumatismes qui se montrent assez souvent. Et le mineur, encore, vit longtemps, contrairement à l'opinion générale qui fait de son occupation l'une des plus malsaines.

LA RICHESSE DU TSAR

Sait-on que Nicolas II possède à lui tout seul plus de cent palais et châteaux, disséminés aux quatre coins de son immense empire?

Dans cette centaine de propriétés sont occupés, d'une façon continue, près de 32,000 domestiques, cuisiniers, pages, valets, sommeliers, femmes de chambre, palefreniers, piqueurs et jardiniers. Les salaires de ce formidable personnel domanial représentent un total d'au moins 4,000,000 de dollars annuellement.

Les écuries privées du tsar contiennent de 5,000 à 5,500 chevaux de trait et de selle; quant au bétail élevé sur les propriétés de l'empereur, on estime qu'il comprend plus de 50,000 têtes.

Mais ce qui étonnera sans doute bien davantage, c'est d'apprendre que Nicolas II ne connaît même pas la plupart de ses châteaux, et que, sur cent résidences, il y en a soixante-deux où, de sa vie, il n'a encore habité.